REFERENTIELS SECURISANTS DANS LE ROMAN MODERNE

Florica Ciodaru Courriol, PhD, Universite "Jean Moulin" Lyon 3, France

Abstract: My contribution is meant to individualize the securizing referentials in the heart of modern novels, both in substance and writing, with an analysis of Florence Noiville's "L'attachement" (Stock,2013) and Marta Petreu's "Notre maison dans la plaine de l'Armageddon" (L'Âge d'homme, march 2014).With inversed symmetries, these two novels written by two intellectual women a priori quite different become very near each other about the relationships between mother and daughter, about how to rebuild the "psychical body" of a dead woman and therefore the truth itself ("I'm writing in order to explain myself better" says Florence Noiville as does Marta Petreu too). This comparison is justified by a referentiality which is in both cases securizing and based on cultural and societal datas.

Keywords: contemporary novel, comparatism, securizing referential, literary european proximities, octagonal theory.

Similitudes formelles

Ces deux auteures soutiennent leur projet romanesque par le recours au biographique et l'emploi des référents familiaux et sociétaux: la famille est au centre de la narration de Marta Petreu mais elle est aussi l'embryon du récit et sa toile de fond chez Florence Noiville. Les deux romancières placent le développement de leurs histoires dans la société (française pour l'une, roumaine pour l'autre), font d'innombrables références à des écrivains, des mythes, à la psychanalyse. Les thèmes communs à leurs romans légitiment, également à nos yeux, une mise en regard: amour/désamour, maladie, écriture, enfance/adolescence, formation, etc., sans que les deux auteures aient eu connaissance de leurs créations respectives. Dans l'ordre des analogies on peut encore souligner le style poétique bien particulier pour chaque cas. A ces similitudes formelles, ajoutons, pour compléter le tableau, l'écriture en tant que reconstruction de soi.

L'autobiographique

L'observation qui s'impose d'emblée lorsqu'on prend en considération les deux romans cités concerne leur nature autobiographique et la présence du rapport à la mère. Thème, s'il en est, assez prisé par les écrivains, de Proust à Roland Barthes, en passant par Pagnol ou Simenon, pour prendre les exemples les plus disparates. L'indéfectible relation mère-écrivain est, au-delà de la sempiternelle interprétation œdipienne, une source de création. "D'abord subie, la relation à la mère devient, par le moyen de l'écriture, affaire de construction de soi. Mythification, mystification ou mystique: dans le secret de la création c'est l'écrivain qui reprend le pouvoir sur sa génitrice pour en faire ce qu'il veut. En s'appropriant sa mère il la tue; en l'écrivant, la fait-il revivre? La littérature témoigne de toutes ces petites résurrections et de ces petites morts."[1]

Qu'en est-il des romans de Marta Petreu et Florence Noiville? Quels sont les indices de l'autobiographique?

L'Attachement de Florence Noiville est le récit de deux voix qui (se) racontent, le "je" narratif se laisse entendre à tour de rôle, utilisé par la voix d'Anna, la fille qui a découvert par hasard les lettres que sa mère a écrites à un certain H. et par la voix de Marie,

[1] Dans la revue "Magazine littéraire", N°543, (mai/2014), pp 32-33, où Alexis Brocas et Juliette Einhorn font ces remarques, dans l'introduction à ce numéro thématique "Tout sur la mère".

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

la mère décédée. Dans *Notre Maison, dans la plaine de l'Armageddon*, la narration est aussi à la première personne, l'histoire de la mère dont l'enterrement ouvre le roman nous est racontée par Tabita, alter ego de la romancière Marta Petreu. Chaque auteure avoue sans détours - directement, dans le texte, ou dans des entretiens critiques, l'utilisation des données autobiographiques. Ainsi, au cours du dialogue que Florence Noiville a eu avec Claudio Magris à la suite de la publication en Italie de la traduction de son roman, elle raconte que l'idée de ce roman a germé dans sa tête lorsqu'elle a entendu une de ses propres filles rapporter, sidérée, que dans sa classe il y avait une camarade qui sortait avec son prof de philosophie. "Il se trouve que **moi aussi**, par le passé, **j'ai vécu une telle histoire**", mon roman est donc une manière de mettre cartes sur table." [2] Chez Marta Petreu les choses ne sont pas aussi clairement dites, mais elles sont toute aussi transparentes; le parcours de Tabita, sa narratrice, est à l'image de la femme de lettres roumaine, à commencer par la même date de naissance [MP: 99] jusqu'aux allusions à son travail (de prof), aux prises de position de l'intellectuelle comme dans ce passage révélateur où elle met en balance les disputes oratoires avec son père et les attaques inélégantes de ses confrères dans un esprit frisant "les affrontements de troglodytes, de populations post-historiques", des adversaires qui lui semblent "des courtilières à fumier" à l'opposé du père qui combattait, lui, selon "un code d'honneur rigide, à l'instar de ceux qui se battent en duel" :

A part ça, je reconnais que Ticou a été l'adversaire le plus honnête que j'aie jamais eu. Il m'attaquait frontalement et je lui répondais de la même manière. Nous nous battions comme deux cerfs, en nous prenant par les cornes. Il ne m'a jamais donné des coups dans le dos, comme on me l'a fait ensuite plusieurs fois dans la vie et pour des rasions bien plus insignifiantes, il m'a toujours provoquée à lutter face à face, sur un mode chevaleresque. [MP: 167].

En effet, dans les milieux intellectuels de son pays, on sait la force avec laquelle Marta Petreu défend ses idées avec tous les risques que cela implique, surtout lorsqu'on est une femme. Continuant de nous placer sur une position d'observation analogue, il ne nous est pas interdit d'aller voir dans la bibliographie des auteurs si leurs autres écrits soutiennent nos intuitions relatives au biographique. Si l'on regarde de près la liste des écrits de Fl. Noiville nous trouverons un ouvrage qui nous conforte dans l'idée du biographique consubstantiel à sa création. En 2009, elle a publié un texte assez court, mi essai mi récit, intitulé *J'ai fait HEC et je m'en excuse* aux éditions Stock. Lorsqu'on le sait[3] la déclaration de Marie, l'amoureuse, prend tout son poids :

Ici, mon cher H., permets-moi de te remercier encore. Car, dans mon désir fou de tout recommencer – et comme si les choses allaient de pair –, j'avais décidé de quitter aussi mon travail. Finis les comptes d'exploitation, les plans à moyen et long termes, les marges brutes d'autofinancement. Je voulais écrire et tu m'as prise au sérieux. Tu m'as encouragée à envoyer au journal mon premier papier – un articulet au format timbre-poste, dont j'attendais fébrilement la parution et qui allait tant compter pour la suite de l'histoire." [FN: 154]

[2] Il s'agit de l'entretien réalisé par Claudio Magris avec Florence Noiville à la suite de la parution en Italie du roman *L'Attachement* sous le titre "Quella sottile affinita" aux éditions Garzanti, dans la traduction de Doriana Comerlati, en janvier 2014; le dialogue, intitulé "Le parole (sensa età) dell'amore", a été publié dans le journal "Corriere de la sera" du 17-04-2014, p.35. Pour plus de détails voir le lien: www.zeroviolenzadonne.it/rassegna/pdfs/17Apr2014/17Apr2014c382230c4fd0774f0b1e114f49e22595.pdf

[3] En 2003, Florence Noiville publie la première biographie française du prix Nobel de littérature américain Isaac Bashevis Singer qui reçoit le Prix du récit biographique 2004. Puis un premier roman, *La Donation* (Stock, 2007). En 2009, elle signe un court texte, mi essai mi récit, sur le capitalisme et ses dérives, intitulé *J'ai fait HEC et je m'en excuse* (Stock) à partir de sa propre expérience d'ancienne étudiante à H.EC. (Haute Ecole de Commerce).

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

Famille je vois aime ou je vous hais?

La famille, omniprésente dans les deux romans, est le lieu de tous les conflits, de tous les possibles, accueillante et protectrice, effrayante et castratrice. *Notre maison dans la plaine de l'Armageddon* - depuis le titre indiquant le foyer, le cocon familial, devient le théâtre d'une confrontation tragique entre les personnes d'une même famille, parents et enfants. La figure dominante est celle de Mària (Mica, diminutif de "Mamica" = la mère), qui a épousé Agustin pour se venger de la trahison de celui qu'elle aimait. S'ensuit une lutte sourde, à la vie et à la mort, entre la jeune femme qui ne retrouve plus le rire et le mari qui finit par intégrer une secte millénariste. Cette lutte ne finira même pas avec la mort d'Agustin, parce que les enfants demeurent pour témoigner de son mariage raté. La haine de Mica contre son mari se transfère sur ses trois enfants et ne s'apaisera que peu avant sa mort. Cette mère est très différente de ce que le canon littéraire nous a habitués à espérer de cette figure : elle ne caresse jamais ses enfants, ne leur prodigue pas de soins, pire: elle les maudit.

Il nous faut remarquer ici, en passant, la différence fondamentale entre les deux personnages de mères et le traitement narratologique qui en découle d'une romancière à l'autre. Dans *L'Attachement*, Anna, n'arrive pas à avoir des souvenirs très concrets de sa mère qu'elle a perdue à l'âge de quatorze ans, mais tout ce dont elle se souvient lui fait croire à un être doux et sensible, intelligent et compréhensif. Intriguée par les mystérieuses lettres de sa mère et décidée à faire des recherches, Anna est consciente d'avoir mis le doigt dans l'engrenage familial: "J'avais pénétré si loin dans cette histoire – la préhistoire insoupçonnable *de notre vie de famille* – qu'il me fallait aller jusqu'au bout". En effet, Marie, jeune élève en classe de Première, tombe sous le charme de son professeur de Lettres, bien plus âgé. Sa propre mère que l'on devine bien installée dans ses préjugés bourgeois juge la situation inacceptable, sans lendemain, anormale. Marie, la jeune fille amoureuse, ne trouve d'appui que chez son père, (tout comme Mària chez son Tica):

Dans mon entourage, il n'y avait que mon père pour me donner l'impression que je n'étais pas complètement givrée. Grâce à lui, j'ai appris à me méfier de ceux qui crient au désastre. Avant sa mort, mon père m'avait dit quelque chose comme : « Ce n'est pas une preuve de bonne santé que d'être parfaitement intégré dans une société malade. » [FN:142]

Dans le roman roumain, la notion de famille s'élargit, en accord et à l'image des mentalités roumaines, et Tabita, frustrée de l'affection de ses proches, cherche refuge auprès de sa tante, Marta, la sœur de la mère. Anna, la fille de *l'Attachement*, retrouve elle aussi auprès de Julie, la sœur de sa mère, chaleur et entente: *Depuis la mort de ma mère, je me suis rapprochée de ma tante. Elle m'invite parfois à prendre le thé. Ma mère avait quatre ans de plus qu'elle. Les deux soeurs étaient très différentes, mais cela ne m'empêche pas de me sentir proche d'elle, de même que de mes cousins, ses fils. Elle me demande des nouvelles de mes amours*. [FN: 127]

Les filles entreprennent d'écrire la vie de leur mère, l'une par curiosité et intriguée à la suite d'une découverte qui met la mère dans lumière très différente; Anna, de *L'Attachement*, s'y lance malgré la fragilité du projet : *Prendre une ombre en filature. Bizarre entreprise quand j'y pense. J'ai quand même continué*.[Idem:144]. La narratrice de Marta Petreu, écœurée du manque d'affection qu'affiche sa mère, essaie de comprendre Mica, de casser la carapace opaque, de pénétrer dans l'histoire secrète de la femme aux attentes trahies: dans sa jeunesse Mària était tombée amoureuse de Chirica, beau et pauvre, mais qui sait enchanter par sa voix, ses chansons. Mària est considérée un peu comme une sorcière, en tout cas comme une fille extraordinaire! (Serait-elle autrement une héroïne de roman?) Marie, n'est-elle pas, elle aussi, une fille pas comme les autres? *Cette histoire a transformé le regard que nous portions sur elle. Nous nous disions : "Il y a quelqu'un d'autre. Cette fille a une face cachée. Si elle fait ça, elle est sûrement capable de choses*

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

qu'on ne soupçonne pas." Tout à coup, elle n'était plus seulement la première de la classe. Mais une fille douée qui faisait aussi des trucs comme ça. C'était génial ! dira son ancienne camarade de classe à Anne. [FN:148]

L'écriture - comme reconstruction mentale de l'être

Ecrire c'est nommer les sensations, transformer les pensées en discours. Des états sensoriels intériorisés sont conceptualisés, intellectualisés. C'est une manière de s'analyser, de s'expliquer soi-même pour mieux se comprendre et, finalement, s'accepter ou accepter une situation extérieure, indépendante de la volonté de l'être. Anna, prend la mesure du risque de sa quête en toute sérénité: *J'ai besoin de ce passé pour m'approcher d'elle. Est-ce braver un interdit que de vouloir savoir ? Vais-je m'aveugler, comme Oedipe, en découvrant la lumière trop crue de la vérité ?*

Si l'histoire fragmentaire de F. Noiville est, comme le dit l'auteure, une suite de rendez-vous manqués, alors la fille est là pour rattraper en quelque sorte le temps. Et combler la case manquante dans le portrait psychologique de la mère. *Elle ne faisait rien comme les autres* (Idem, 133) dit Julie de sa sœur qu'elle a trouvée "toujours particulière ". De même, Tabita, la narratrice roumaine, essaie de comprendre le comportement de Mica, cette Mària transylvaine, en recomposant le puzzle avec des photos anciennes, des bribes de souvenirs, avec sa propre expérience de femme mûre et pas forcément heureuse. Peut-être ce roman n'est-t-il qu'une longue lettre adressée par la narratrice à sa mère, avec l'espoir inconscient de remettre ainsi les choses en place, que les protagonistes gagnent de la sorte le droit à une vie normale, en dehors de la haine et des vengeances. Peut-être n'est-il que le fruit de la tendresse et de la nostalgie qui envahissent Tabita après la mort de Mica : «*Et quand la nostalgie d'elle me prend, je m'imagine dans sa chambre, regardant par la fenêtre vers le portail, puis sur sa chaise du portail, je regarde vers la maison. Je vois ce qu'elle voyait. Et m'envahit alors une terrible tendresse pour la quantité de malheur accumulé sur ces mètres carrés de terre battue par des guerres de famille que j'enveloppe du regard.* » [MP: 308]. Mica est, en tout cas, une figure de premier ordre dans la galerie des figures de paysannes romanesques roumaines d'après la Deuxième Guerre Mondiale. Elle a la dignité tragique d'une héroïne antique. Observation confirmée et authentifiée par la propre déclaration de l'auteure lors d'une rencontre avec son public.[4] De même, l'écrivaine française, dans un contexte extra-littéraire[5], résume sa quête avec une référence à la mythologie: Perséphone que cherche Déméter!

Ecrire c'est se souvenir, gratter les plaies anciennes, nous dit M Petreu: « *se souvenir c'est comme si on enlevait la croûte marron d'une plaie* ». Transformer donc l'impalpable, les images enfouies dans la mémoire en une construction discursive, avec le matériau spécifique: les mots. Anne: ***Des mots****, voilà ce qui me parvenait d'elle. Coquette, délurée, solitaire, cynique, douée, admirée, perdue… : comme des bulles à la surface de l'eau, ils remontaient d'un puits sans fond sans qu'on puisse en saisir aucun. Ma mère restait un être en fuite*. [FN: 169] , [NS].

C'est une leçon sur le pouvoir insoupçonnable des mots que semble offrir dans le même *Attachement*, Laurent, un des personnages qu'Anna va voir pour qu'il l'aide à refaire le récit de certains moments vécus par sa mère et dont Laurent a été le témoin : « Quand je

[4] Marta Petreu, poète et essayiste, auteurs de nombreux ouvrages qui lui ont apporté la célébrité dans son pays et au-delà, n'avait pas encore écrit de roman jusqu'en 2012 lorsqu'elle a publié *Acasa, pe câmpia Armaghedonului* aux éditions Polirom. Ce premier roman s'est trouvé en lice, la même année, au Festival du Premier roman de Chambéry et a fait de Marta Petreu la lauréate roumaine de ce Festival où elle a été invitée à rencontrer le public et à répondre aux questions liées à la genèse de cet ouvrage. Nous reprenons donc ici ses déclarations publiques faites à cette occasion.

[5] Dans le même entretien avec Claudio Magris, Florence Noiville reconnaît que "Tout ce roman n'est que la recherche de la mère par la fille".

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

repense à tes parents, je me souviens que le choix de leurs mots, le timbre de leurs voix, leurs regards, tout était pris dans un formidable flux sensoriel. Tu sais qu'au XVIIIe siècle on disait "faire l'amour" en parlant de personnes qui, sans être dans un lit, entretenaient une conversation galante ?" [FN:162].

Tabita, écartelée entre le désamour de ses parents, essaie de ne pas se désagréger, entreprend de reconstruire sa vie en lambeaux en utilisant le souvenir, même le plus dur:

Ils ne se parlaient pas, ne prenaient pas les repas ensemble, mais partageaient le même lit. C'était effrayant. C'était grotesque. C'était humiliant. C'était la guerre du grand jour d'avant l'anéantissement du monde. Oui c'était la longue lutte entre les armées ennemies, exactement comme celles dont nous parlait Ticou. La guerre acharnée de la fin du monde, le vrai Armageddon dans la Plaine de l'Armageddon. Qui passait au milieu de notre propre maison. [MP:153]

Ses souvenirs sont autant des briques salutaires d'une reconstruction de soi, de l'équilibre psychique. En écrivant ce livre elle pourra se débarrasser du poids de ses souvenirs, des images terrifiantes, de son passé destructif, et par là fera revivre aussi la mère. Sa génitrice. Peu avant la mort de Mica, Tabita lui parle de son envie d'écrire un livre sur eux, sur leur lignée, sur elle. Et la mère semble contente de cette idée. Promesse d'écriture - promesse de pérennité.

Mais on écrit avant tout pour comprendre. C'est du moins ce que dit Marie au cours d'une des lettres retrouvées au fond de l'écritoire de la maison familiale adressées à son amant: « Un jour, j'écrirai notre histoire. » Je t'avais dit ça pour rire. Enfin, pas complètement. **Je voulais comprendre** cet **attachement. Me l'expliquer à moi-même.** Réécrire *Lolita* d'un point de vue féminin."[NS].

Marie qui est décédée (suicidée?) dans un accident de voiture, n'aura plus eu le temps de mener à terme son projet. Mais Anna est là, comme Tabita, pour refaire l'histoire de sa mère pas à pas, pour recoller et rassembler les morceaux et recomposer une vie, faire finalement, revivre la mère. A travers le vécu de ses héroïnes, Marta Petreu tente de mettre en relief la distorsion psychique chez les êtres, chez ceux, en tout cas, qui n'auront pas eu la force de Tabita pour transformer sa vie en littérature, à l'instar d'un Marcel Proust pour lequel "la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature". Le vécu devient matière à potentiel poétique:

Du milieu des herbes hautes de la campagne, jaillissait parfois devant moi, à la vitesse de la pensée, quelque lièvre gris me coupant la route; je m'immobilisais, de surprise. En mai et en juin j'écoutais, au milieu de cette chlorophylle effervescente, le chant des cailles. C'était tellement beau. Et déchirant. D'une incommensurable tristesse.[MP:

Références culturelles - référents sécurisants

De toutes les analogies que nous avons pu établir entre les deux écrivaines, le recours aux références culturelles est peut-être la plus frappante. Nous montrions ailleurs (dans la préface à la traduction française) la naturelle aisance avec laquelle M. Petreu convoque sur la scène de sa narration outre des auteurs roumains, Kafka, Tolstoï, Homère, Shakespeare, Durrenmatt, Proust, Márquez. Lorsqu'elle raconte l'épisode de la récupération des tombes, où, enfant, elle aidait les fossoyeurs à fouiller dans les vieilles tombes pour en sortir les ossements des morts de longue date et les ensevelir à côté d'un cercueil récent (pour gagner de la place au cimetière !), elle commente simplement : "Lorsque Cioran dit quelque part qu'il jouait au foot dans son enfance avec des têtes de mort, cela ne me semble guère déplacé, nous le faisions, petits, avec les os de nos cimetières"… Le clin d'œil est rapide, la tentation digressive bien maîtrisée. Les remarques générales sont courtes, dépourvu de pédantisme: "On se débarrasse de beaucoup de choses, mais on ne se débarrasse pas de sa première enfance", ou "la mort est un apprentissage tardif".

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

Florence Noiville, elle, dit par le truchement de Marie: "*Déception. Je pensais trouver des clés dans l'œuvre de Nabokov. Mais je m'aperçois que si ce thème – la passion d'un homme mûr pour une jeune fille – traverse en effet son œuvre, c'est toujours du point de vue masculin qu'il se présente* et encore:

Nabokov était obsédé par les fillettes de douze ans. Poe a épousé sa cousine, Virginia, âgée de treize ans lors de leur mariage. Bellow n'aimait que les femmes en âge d'être ses étudiantes. Gombrowicz et Rita, son épouse, avaient trente et un ans d'écart. Salinger et Joyce Maynard trente-cinq. Borges et Maria Kodama, trente-huit… FN: 101]

Parfois, la recherche de la référence en tant qu'élément sécurisant va vers d'autres écrits personnels; comment ne pas être tenté d'établir un lien, par exemple, entre l'univers terrible du "roman" de Marta Petreu et ses vers percutants "Je suis lovée dans le cauchemar comme dans la mère" publié noir sur blanc dans un volume de poésies?

L'écriture poétique est, chez Florence Noiville, dans la formulation et jusque dans la mise en page qui suggère la structure d'un long poème polyphonique, avec ses "respiros" des intervalles typographiques, les lignes courtes, dans une langue châtiée, très écrite, les noms des deux "voix" (Marie/ Anna) comme des sous-titres poétiques qu'il nous faut reproduire tels quels pour rendre compte de leur forme :

Marie
Je suis myope… De loin, c'est un peu
comme sous l'eau – quand j'ouvre les yeux
au fond de la piscine et que j'essaie de
deviner le monde du dehors. De loin, je vois
des profils découpés avec de mauvais ciseaux.
Des silhouettes qui peluchent et se mettent
à bouger comme dans un Polaroïd animé.
Plus loin encore, ce ne sont plus que des
taches. Taches de couleurs et de lumières,
collages qui se chevauchent, pixels géants,
infiniment grossis, têtes d'hortensias diffractées
comme des moutons ! Quand j'étais
petite – je devais avoir quatre ou cinq ans –,
j'ai pris un jour un buisson d'hortensias
blancs pour un troupeau de moutons. C'est
comme ça qu'on a découvert mon trouble de
la vision. Plaisir de myope : introduire l'imaginaire
dans le réel. Désirer des moutons et
les voir au fond du jardin…
Mon amour n'est pas aveugle. Il est
myope. [F.N: 56]

De la poéticité du texte se réclame encore une certaine sensibilité qui parcourt l'intégralité des deux univers romanesques mis en regards, que ce soit dans les descriptions, le sentir, les liens entre les personnages, cette **connivence** si touchante qui existe entre l'adolescente et son amant chez F Noiville: *Ce soir-là, nous sortons. Nous allons à Pleyel. Après Schubert et encore Schubert, je me souviens d'un Lutoslawski en deuxième partie. Strident et chaotique. Je me penche vers toi : « C'est moche ? » Tu murmures dans mon cou : « C'est moderne ! » Nous nous regardons, nous nous sourions. Nous ne disons rien mais nous nous « entendons ». Moment de grâce qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Au milieu des dissonances, nous sommes à l'unisson*.

Tout comme chez Marta Petreu, où la connivence explique qu'à l'enterrement de sa mère, la protagoniste ose sourire à la suite d'un échange de répliques avec son compagnon,

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

alors que les circonstance ne s'y prêtent pas: "A un moment donné, lorsqu'une rafale de vent menaçait d'arracher nos parapluies, je me suis retournée vers D. qui se tenait élégant, à ma droite, et je lui ai chuchoté:

-Quel Temps!

-A l'image de Mica! a-t-il répondu et nous avons souri."[MP:20]

Ce sont des petits détails constitutifs d'un style. Qui nous touche aussi par ce qu'il fait appel au lecteur, le plaçant subrepticement dans le même rapport de compréhension (connivence?) comme lorsque Anne raconte qu'elle est tombée, dans son manuel de médecine sur l'explication neurologique du mécanisme de l'attachement: "On note aussi qu'il existe une hormone, l'ocytocine, qu'on appelle « molécule de l'attachement ». Et après ? Après rien, justement". Ou encore cette phrase rapportée par la même Anna, qu'elle a trouvée dans la bibliothèque de Marie, "griffonnée de sa main sur une page de garde : « *Le narrateur a tous les droits, y compris celui de*

mentir au lecteur. » [FN:71].

Approches psychologiques

Chez Marta Petreu, la narratrice, réussit à échapper au milieu auquel elle était destinée, non sans en payer le prix : une fragilité et une tristesse métaphysique qui ne la quitteront jamais. "Poussière et débris d'un passé que je sens lancinant, douloureux, telle une blessure infectée" [MP:180]. La maladie et la mort, thèmes présents dans les deux romans, soulignent et accentuent le caractère mélancolique de ces deux textes. Attentive aux traditions religieuses, respectueuse des rites, Tabita, la narratrice roumaine, en véritable Antigone moderne, assiste à l'autopsie de son père, mort d'un accident de travail. Viennent ensuite d'autres morts de sa famille, surtout jeunes, qui déclenchent la révolte de la narratrice : « Ces règles établies par Dieu, selon lesquelles il éclaircit les lignes arrière en couchant sous terre nos jeunes morts, alors que nous autres, des premières lignes, ou des secondes, nous y échappons, quel genre de Dieu est ce Dieu, de tout cela je ne sais rien. » [MP: 289]

Marie meurt très jeune, elle aussi, dans un accident de voiture, peut-être parce qu'elle n'avait pas ses lunettes qu'elle n'utilisait qu'au cinéma et au volant. Les avait-elle oubliées ou avait-elle préféré ne plus voir la réalité? C'est Anna qui suggère cette interprétation. Anna qui voulait tant " comprendre comment on passe de l'attachement à l'arrachement. Comment on surmonte l'amour premier. S'en remet-on vraiment ? Que fait-on des restes, des miettes, des fragments, des tessons coupants ? Faut-il les enfouir ou les laisser affleurer ? Quelle empreinte laissent-ils ? Quelle cicatrice psychique ?" [FN, 158]

Les souvenirs chez Marta Petreu participent plutôt d'une phénoménologie du corps en général et du corps féminin en particulier, avec des pages d'une étonnante sensualité qui n'est pas du domaine érotique mais du *sentir*, comme le souvenir de la plante des pieds nus sur la terre encore fraîche au printemps ou sur la neige des hivers transylvains. *Rien n'égale ma satisfaction profonde de porter aux pieds et sur la peau les souvenirs que j'ai portés avant, sous la peau* - est la constatation lapidaire de Tabita aux pieds nus devenue la femme d'aujourd'hui qui aime les chaussures fines et la philosophie de Kierkegaard… En dehors des situations/explications qui renvoient directement à la psychologie, il y chez les deux auteures, une attraction pour la psychanalyse identifiable dans les termes de ce champ sémantique: Marie qui fréquente un psychanalyste comprend "Au bout d'un temps, […] que P. ne m'expliquerait rien de ma vie, mais qu'il m'aiderait peut-être à en faire un récit. Un récit qui tienne debout et m'aide à faire de même. Tout n'est qu'histoires". [FN:156] Et Anna, la fille, de constater: "Pourquoi me prêtais-je si facilement à ce jeu ? Était-ce vraiment le médecin qui répondait à l'attente du patient ? Ou, plus profondément – plus perversement ? –, la fille qui se glissait dans la peau de sa mère pour rejouer incognito la scène primitive? [FN:182]

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

Vers la fin de son roman, qui est aussi la fin d'une formation, M. Petreu fait ce constat édifiant :

Il y a quelques années, un ami m'a dit incidemment que je faisais preuve de résilience. J'étais alors dans un moment difficile de mon existence faite de nombreux autres moments difficiles, lorsqu'il m'a fait, en connaissance de cause, ce cadeau : la résilience. En fait : être consciente de ma capacité de résilience. Beau geste que le sien, il m'a fourni un bouclier et m'a fait comprendre que je l'avais sous la peau depuis mon enfance. En réalité, après avoir mené la guerre de l'Armageddon avec Ticou, j'ai pu surmonter presque tout, en générant seule, à partir de ma propre limite, la colère blanche, la force incandescente pour ressortir à la bonne lumière.

De son côté, Florence Noiville manie avec désinvolture et humour la terminologie du genre (y compris les explications purement physiologiques de l'amour par l'intermédiaire de termes scientifiques voire doctes) comme dans cette énumération savoureuse des épithètes dont on affuble souvent les écrivains. Sont-ils, se demande Marie "des pervers (pères verts), des victimes, des décadents, des esthètes, des pornographes, des excentriques, des enchanteurs, des machos, des hédonistes, des profiteurs, des bêtes de sexe, des idéalistes, des animaux, des pédophiles, des enfants, des ogres, des monstres, des héros, des fous… ? [FN101-102]

Ailleurs, la protagoniste de l'Attachement bâtit une véritable théorie (de l'octogone!) :

Anne: En chemin m'était revenu un souvenir. Nous sommes à la campagne. Je l'aide à réparer le sol du cellier. Des tomettes de terre cuite. Certaines sont cassées et nous comblons les trous avec une truelle et du ciment. En riant, elle dit qu'elle vient d'échafauder une théorie. « La théorie de l'Octogone». Comme ces tomettes, chacun de nous est pris dans le pavage de la vie sociale, rattaché à ceux qui l'entourent par une seule arête commune. Chaque tomette ne voit qu'un segment de sa voisine. […] Aujourd'hui, je trouve son idée banale. Est-ce cela qu'elle a voulu me dire, qu'on n'aperçoit jamais qu'un côté de l'octogone ? Qu'en me parlant d'elle, Suzanne, Stefa, Laurent ne me parleraient pas de la même personne ? « Ma vie ? Laquelle de mes vies ? » disait ma mère en citant cette phrase de Zweig qu'elle aimait bien. [FN 170]

Métaphorique à souhait, cette "théorie" prête à interprétations multiples et apparaît à la fois comme une manière de se mettre en scène, mais aussi comme un mode de *se mettre en récit*.

CONCLUSIONS

On sait qu'après la mort de sa mère, Barthes a bâti, avec les « pierres » de sa tristesse, une construction textuelle équivalente à un travail de deuil. La passion « maternelle » aura nourri son écriture. Ecrire pour faire son deuil semble aussi la fonction (psychique) que revêt l'écrit, à des degrés plus ou moins explicites, dans *La Maison*… de Petreu tout comme dans *l'Attachement* de Noiville et il faut reconnaître qu'il est assez troublant de tomber au milieu des lettres de Marie sur ce clin d'œil qu'elle fait à Roland Barthes en termes de construction de soi, de normalité rassurante:

Est-ce que j'aspirais aussi à la normalité ***rassurante*** *? À la force des structures ? « Casés ! » s'exclame Barthes en parlant de Werther qui rêve d'épouser Charlotte. Pour Werther, le « système » est un ensemble où « tout le monde a sa place, les époux, les amants, les trios, les marginaux eux-mêmes […]. Tout le monde sauf lui ».*

Les blessures subies pendant les jeunes années laissent des cicatrices profondes semblent nous dire à l'unisson les protagonistes de ces romans. Mais ce passé cicatriciel est formateur comme nous le laisse entendre Marta Petreu: *Je me suis construite toute seule avec des mots et des livres, détestant ma famille et rêvant du grand jour où je serai seule avec moi-même…Moi face à face avec la grande bibliothèque du monde. Le monde comme bibliothèque et amour*. [MP:195].

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)

L'autobiographie n'est donc pas qu'une posture, elle est une modalité scripturale exigée par le vécu, mêlant autoréflexivité et création des autres.

BIBLIOGRAPHIE :

NOIVILLE Florence, *L'Attachement*, éditions Stock, Paris, 1912, 192 pages
PETREU Marta, *Notre maison, dans la plaine de l'Armageddon,* Traduction du roumain et préface de Florica Courriol, éditions L'Âge d'Homme, Collection "Au cœur du monde", Paris/Lausanne, mars 2014, 320 pages.
Magazine littéraire, N°543, (mai/2014)
CHARDIN, Philippe et ROUSSEAU Marjorie, sous la direction de, *L'Ecrivain et son critique: une fratrie problématique*, éditions Kimé, Paris, 2014, 567 pages.

BDD-V100 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:55:33 UTC)